

Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques

L'EFFET 11 SEPTEMBRE

15 ANS APRÈS

Septentrion, Québec, 2016, 205 p. ; 17,95 \$



Les différents auteurs de cet ouvrage ont finalement bien raison : notre monde est encore plongé dans les effets des tragiques événements du 11 septembre 2001. Bien que quinze ans se soient écoulés depuis ces attentats, « la tentation de l'exagération sécuritaire est difficilement réversible », écrit Charles-Philippe David en préface.

Une exagération sécuritaire qui fait que nous vivons finalement dans un « état d'exception permanent », avec de nouvelles lois et réglementations qui mettent à mal nos droits et libertés. Mais celles-ci sont perçues comme nécessaires par des populations gagnées par l'anxiété devant d'autres attentats, et qui acceptent ainsi de plus en plus la surveillance sophistiquée des États.

Cet état de « normalisation de l'état d'exception » entraîne un surinvestissement majeur dans l'industrie de la sécurité tous azimuts. D'un monde sans frontières, nous retournons petit à petit à des États avec chacun leurs frontières.

Le livre rappelle certaines réalités propres à cet enjeu devenu central pour tous les pays : le terrorisme. Ce phénomène n'est pas un mal qui frappe surtout l'Occident. Le terrorisme est en fait surtout confiné à trois pays : l'Afghanistan, l'Irak et le Pakistan. Aussi, le fait nouveau du terrorisme depuis quinze ans est l'augmentation des attentats-suicides qui visent des populations civiles. Voilà pourquoi ce type de violence frappe davantage nos esprits.

Et le Canada dans tout cela ? Surtout sous le gouvernement Harper, le pays s'est bel et bien inscrit dans ce nouveau « cadre de référence » tout sécuritaire, avec une politique étrangère au ton quasi militariste. Mais avec plus de rhétorique que d'actions, signale l'ouvrage, comme l'atteste la décroissance de nos dépenses militaires et de nos engagements internationaux. Un nouvel isolationnisme dont le gouvernement Trudeau semble décidé à se défaire, notamment grâce à un réengagement auprès des institutions multilatérales, dont l'ONU et les missions de paix.

Il y a à peine une génération, les Québécois devaient s'abreuver à des sources externes, surtout américaines et françaises, pour comprendre le monde qui les entourait. Il est réconfortant

de lire cette contribution québécoise significative à l'analyse de l'évolution récente des enjeux internationaux, au surplus un regard rigoureux, soutenu par de nombreux graphiques : bref, un outil de référence pour les passionnés et les étudiants.

Yvan Cliche

James Daschuk

LA DESTRUCTION DES INDIENS DES PLAINES

MALADIES, FAMINES ORGANISÉES ET DISPARITION DU MODE DE VIE AUTOCHTONE

Trad. de l'anglais par Catherine Ego

Presses de l'Université Laval, Québec, 2015, 365 p. ; 39,95 \$

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2016 — TRADUCTION

Voici un autre « livre noir du Canada anglais », pour paraphraser le réquisitoire de Normand Lester paru aux Intouchables. Cette fois, il y est question du sort réservé aux nations autochtones de l'Ouest canadien, victimes non seulement de

l'acculturation causée par les réseaux de pensionnats forçant leur scolarisation, mais aussi des épidémies successives dont plusieurs tribus ont été fatalement atteintes au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. D'entrée de jeu, l'historien James Daschuk admet que de nombreuses maladies existaient en Amérique avant l'arrivée des premiers explorateurs européens : « hépatite, poliomyélite, parasites intestinaux, encéphalite, arthrite, pinta, maladie de Chagas, leishmaniose ». Mais la rencontre de deux mondes jusqu'alors parallèles allait ajouter un lot de maux inconnus sur le sol d'Amérique, causant la disparition de plusieurs nations vulnérables. Cependant, les politiques du gouvernement fédéral allaient accélérer cette hécatombe. Si le mépris du premier ministre John A. Macdonald envers Louis Riel et les francophones reste bien connu, son racisme envers les Premières Nations était encore plus virulent, comme l'affirme James Daschuk : « [...] la stratégie mise en œuvre par Macdonald pour affamer les Indiens réfractaires et les contraindre à la soumission et aux réserves était sans doute cruelle ; elle ne s'en révèle pas moins efficace ».

L'auteur décrit les innombrables maladies dont les Autochtones de l'Alberta étaient atteints à la fin du XIX^e siècle, par exemple la tuberculose, la consommation et la scrofule, « une maladie environnementale causée par la piètre alimentation, le manque de ventilation et de lumière et l'insuffisance des mesures d'hygiène chez les malades ».



Richement documenté, *La destruction des Indiens des Plaines* offre une explication au désarroi et à la perte de repères de tant d'Autochtones. En dépit d'un sujet difficile, la traduction de Catherine Ego est fluide et sans lourdeur. La version anglaise (*Clearing the Plains: Disease, Politics of Starvation, and the Loss of Aboriginal Life*, University of Regina Press, 2013) a reçu le Prix d'histoire du Gouverneur général du Canada en 2014. Ironie suprême, cette récompense prestigieuse décernée pour la recherche savante porte le nom du pire persécuteur des Autochtones : le Prix Sir-John-A.-MacDonald.

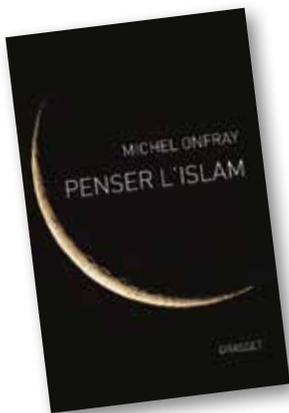
Yves Laberge

Michel Onfray PENSER L'ISLAM

Avec la collaboration d'Asma Kouar pour l'entretien
Grasset, Paris, 2016, 168 p. ; 27,95 \$

D'abord, un rappel sur l'auteur : Michel Onfray, philosophe français, a fait une percée magistrale sur la scène intellectuelle française, mais aussi mondiale, avec son *Traité d'athéologie*, publié en 2005, une critique musclée mais raisonnée des trois religions monothéistes. Auteur prolifique, vedette (très) contestée des médias, gauchiste mais acide pourfendeur de la gauche française et du libéralisme, disciple de Spinoza, le philosophe frotte cette fois sa raison à l'islam actuel.

Le livre est essentiellement le compte rendu d'un entretien avec la journaliste algérienne Asma Kouar, enrichi de textes écrits par l'auteur pour divers médias. Résultat ? Plusieurs analyses pointues sur l'islam et sa place dans le monde contemporain, et surtout en Occident, où cette religion est de plus en plus visible, comme l'attestent notamment l'immigration croissante et le nombre grandissant de mosquées.



À cet égard, le philosophe, paraphrasant Nietzsche, considère l'islam comme « en grande santé » devant un christianisme déclinant et de plus en plus déphasé par l'évolution rapide des mœurs sociales, dont le mariage homosexuel.

Rien ni personne n'échappe à l'analyse implacable du philosophe. C'est un de ses grands mérites, voire l'intérêt du livre. À très juste titre, l'auteur rappelle une évidence, que je partage :

il n'y pas de « vrai » islam. L'islam contient à la fois des versets pacifiques, favorables aux autres religions monothéistes, et d'autres appelant rien de moins qu'au meurtre des croyants juifs et chrétiens.

Sous la dir. de Nancy B.-Pilon

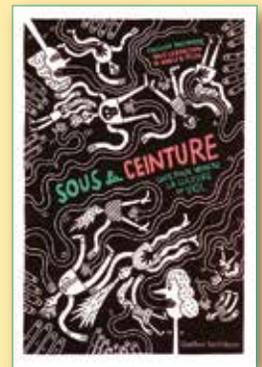
SOUS LA CEINTURE

UNIS POUR VAINCRE LA CULTURE DU VIOL

Québec Amérique, Montréal, 2016, 178 p. ; 19,95 \$

La liste est interminable, et aucun champ d'activité, politique, sportif, médiatique ou artistique, religieux même, aucun n'est épargné par les récents scandales à caractère sexuel. Sklavounos, Aubut, Charest, Ghomeshi, Jutra, Trump ou Cosby. Et tous les autres, riches ou influents, connus ou quidams, que le système protège malgré leur turpitude, dans un déni de justice qui se perpétue.

Les nerfs sociaux sont à vif, lance Nancy B.-Pilon, l'instigatrice de cet ouvrage collectif « polyforme » sur la culture du viol. Elle a réuni dix-sept femmes et hommes, la plupart jeunes trentenaires, pour penser, dire, tordre le cou s'il le faut à cette abjecte réalité qu'on tente, à intervalles réguliers, de pousser sous le tapis. Cette jeune et tonique protestation attise le vieux et ardent désir de remédier à ce désordre de civilisation. Mais la marche de l'histoire est longue, faut-il se rappeler pour ne pas désespérer.



Que sait-on de nouveau sur la noirceur du crime ? Chose certaine, *Sous la ceinture*, ça fulmine, ça hurle, ça rage. La prof de philo Véronique Grenier crache son dégoût : « Je est de la viande ». Des éléments d'analyse projettent un éclairage neuf sur le spectre qui hante les femmes depuis que le monde est monde. D'abord, la notion de consentement, logée au cœur du contentieux, est défendue dans plusieurs textes de manière plus large qu'auparavant. Le consentement ne se pose qu'au féminin, ou presque. Un homme n'y est que rarement confronté. Change-t-il d'idée, il enfle son pantalon. Aussi simple. Pour une femme, c'est plus complexe. Ses gestes la laissent-elle de glace, ou pire, la glacent-elle ? Ne désire-t-elle qu'un baiser sans

L'État islamique (Daech) a beau jeu de s'appuyer, sous forme de « prélèvements » selon l'expression de l'auteur, sur ces versets pour répandre sa violence : dès lors, le philosophe s'inscrit en faux contre ceux qui proclament que « l'islam n'a rien à voir avec cette terreur ». D'autres pratiquants, la majorité on le sait, sont tout autant justifiés de pratiquer le versant doux de leur religion. En somme, rappelle Michel Onfray, c'est quand l'islam, comme toutes les religions d'ailleurs, se mêle